L’ÎLE DE TÔKYÔ

Du même auteur

Disparitions
Éditions du Rocher, 2012
et 10-18, 2004

Out
Seuil, 2006
et « Points », n° P1726

Monstrueux
Seuil, 2008
et « Points », n° P 2063

Le Vrai Monde
Seuil, 2010
et « Points », n° P2698

Intrusion
Seuil, 2011

NATSUO KIRINO

L'ÎLE DE TÔKYÔ

r o m a n

TRADUIT DU JAPONAIS
PAR CLAUDE MARTIN

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Titre original : 東京島 (*Tôkyô-jima*)
Éditeur original : Shinchôsha, Tôkyô, 2008
© Natsuo Kirino, 2008
ISBN original : 978-4-10-466702-4 C0093

ISBN 978-2-02-110657-2

© Éditions du Seuil, avril 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

1

L'île de Tôkyô

Le tirage au sort qui allait décider de l'identité de son mari devait se dérouler au Palais impérial. Kiyoko, qui s'était levée plus tôt que d'habitude, descendit vers Odaiba[1]. Le rivage recouvert de galets noirs était morne, au point que Kiyoko avait du mal à se croire en plein Pacifique sud. La crique était coincée entre deux promontoires rocheux qui donnaient une impression d'écrasement. Le niveau de l'eau avait dû monter car la mer se dressait comme un mur qui en bouchait l'entrée.

Kiyoko détestait cette plage qui semblait l'emprisonner. Cela faisait cinq ans qu'ils avaient réussi, son mari Takashi et elle, à débarquer en cet endroit après le naufrage de leur voilier. Pris dans une tempête, ils avaient été fous de joie en apercevant l'île, et depuis, dans l'impossibilité de repartir, Kiyoko passait ses journées à contempler l'horizon.

Elle enleva sa robe noire en lambeaux et, complètement nue, s'immergea. Il fallait faire attention aux trous. Bercée par les vagues, elle foulait les galets, lavant son visage à l'eau tiède.

1. Odaiba (la forteresse) est une île artificielle située dans la baie de Tôkyô. Elle contenait des canons prêts à tirer. Plusieurs noms de lieux sont dans le roman empruntés, on le verra, à une topologie japonaise réelle.

Puisque ce jour-là elle était la vedette, elle devait se faire belle, se dit-elle en laissant échapper un rire. N'importe où, n'importe quand, elle avait toujours le beau rôle. Tout le monde la regardait et tentait d'obtenir ses faveurs. Cela ne pouvait se passer autrement, puisqu'elle était la seule femme sur les trente-deux habitants de l'île. Kiyoko lissa d'une main ses cheveux emmêlés, puis essaya de les attacher avec une sargasse. Elle venait d'avoir quarante-six ans, mais à part ses cheveux devenus moins épais, elle ne déclinait pas. Et pourtant, combien de combats désespérés n'avait-elle pas menés ! Kiyoko sourit à nouveau. Les gens mouraient, se blessaient. Combien de femmes ailleurs dans le monde étaient ainsi courtisées par les hommes ?

Trois mois après que leur couple avait échoué sur l'île, vingt-trois jeunes à la dérive étaient arrivés du Japon. Des intérimaires de la région métropolitaine employés au dénombrement des chevaux sauvages de l'île de Yonaguni. Rien que des hommes. Ramasser le crottin et l'écraser pour y rechercher les vers parasites, c'était un boulot pénible, sale, malodorant et mal payé ; de colère ils avaient planifié leur évasion à bord d'un bateau de pêche délabré qu'un typhon avait entraîné jusqu'à l'île. La nuit où les naufragés avaient fui à la nage leur embarcation qui s'était écrasée sur les brisants, Takashi et Kiyoko les avaient secourus, sans se ménager. Ils étaient contents de voir augmenter le nombre de leurs compagnons d'infortune, mais c'était comme de se retrouver entre codétenus, sans savoir à quel territoire était rattachée l'île sans nom, où les secours se faisaient attendre.

Les jeunes avaient fini par donner à l'île le nom de Tôkyô. Takashi s'était moqué de leur nostalgie puérile, tandis que Kiyoko les approuvait de se résigner, dans la mesure où tout retour était impossible, à vivre joyeusement dans cet ersatz de capitale. Et elle avait fait sienne cette attitude.

Elle ne cessait de contempler l'île. Tôkyô était recouverte

d'une épaisse végétation, il n'y avait pas de haute montagne. Selon Takashi, qui l'avait explorée, elle avait la forme d'un rein écrasé, d'environ sept kilomètres de long sur quatre de large. Elle n'abritait pas d'animaux dangereux tels que serpents venimeux ou chats sauvages, ils pouvaient y ramasser à volonté bananes et taros qui y poussaient en quantité, et puisqu'il y avait aussi beaucoup de cocotiers, l'île était riche en nourriture. À part qu'elle était inhabitée et que les secours n'arrivaient pas, on pouvait dire que c'était un paradis.

Kiyoko sentit une présence et se retourna. Derrière elle se tenaient trois gars de Hongkong. Ils observaient son corps nu avec un mince sourire. Elle les connaissait de vue, bien sûr, mais ne savait pas leur nom. Il y en avait un plus âgé au ventre bedonnant, tandis que les deux autres, encore jeunes, portaient un bouc noir. L'un d'eux, auquel il manquait des dents, fit un geste avec les mains pour souligner ses rondeurs. Elle tourna la tête, en colère. Elle était la personne la plus grasse de l'île. Ils vivaient dans le besoin, alors pourquoi grossissait-elle ? Elle l'ignorait. Elle n'aimait pas son petit corps rond et gras, preuve que la vie sur l'île ne lui convenait pas. Watanabé, une vraie langue de vipère celui-là, s'était moqué d'elle en disant que c'étaient sans doute les pulsions viriles, dominantes sur l'île, qui lui profitaient ! Il avait été relégué sur la plage de Tôkaimura[1], de l'autre côté de l'île, parce qu'il ne coopérait pas au travail de la communauté et que son caractère pervers était détestable.

Le nom de Tôkaimura venait de ce qu'il y avait là un grand nombre de bidons très étranges. Solides, en métal dépoli semblable à de l'aluminium, scellés de couvercles jaunes, il y en avait plusieurs dizaines disséminés sur la plage. La curiosité avait

1. Ville au nord de Tôkyô, dans le département d'Ibaraki, où eut lieu le 30 septembre 1999 un grave accident dans une usine nucléaire.

poussé certains insulaires à tenter de forcer leur ouverture, mais quelqu'un leur avait fait peur en disant : « Ce serait pas des déchets radioactifs par hasard ? », si bien que plus personne n'avait osé s'en approcher. Depuis, on avait donné à la plage aux bidons le nom de Tôkaimura. Contrairement à celle d'Odaiba, c'était une belle plage avec du sable blanc à perte de vue : pourquoi s'en priver ? Mais s'il y avait de la radioactivité, il fallait absolument s'en éloigner. On disait que longtemps après, quand Watanabé avait refait son apparition à Bukuro[1], il avait perdu ses cheveux et ses dents, de sorte que plus personne n'osait désormais s'approcher de Tôkaimura.

Les bidons sur la plage de Tôkaimura apportaient autant d'espoir que de résignation aux habitants de l'île. Résignation, car si l'île servait de dépotoir radioactif, plus personne ne s'y aventurerait. Espoir, car, dans ce cas, il était toujours possible que l'on vienne en jeter d'autres. Or aucun bateau n'était venu s'y débarrasser de déchets dangereux. À la place avaient débarqué les Chinois.

Un matin, trois ans plus tôt, en apprenant qu'un bateau était en vue, les habitants de l'île s'étaient précipités tous ensemble pour le voir. Au large était mouillé un bâtiment noir. Celui dont ils avaient rêvé ! Ils avaient tous hurlé à perdre haleine en faisant de grands gestes, et comme cela ne suffisait pas, chacun avait enlevé son tee-shirt, l'accrochant au bout d'un bâton pour l'agiter. Bientôt, voyant qu'un pneumatique jaune descendait le long de la coque, certains d'entre eux, vidés de leurs forces, avaient éclaté en sanglots, d'autres s'étaient précipités pour ramasser des cailloux et les glisser dans leurs poches en souvenir de l'île, d'autres encore étaient tellement heureux qu'ils couraient en tous sens sur la plage, tout cela dans le plus grand désordre. Or le pneumatique censé

1. Diminutif d'Ikebukuro, nom d'un quartier de la ville de Tôkyô, comme plus loin Shibuya ou Juku (diminutif de Shinjuku).

venir les secourir était chargé de passagers. Ils y aperçurent un homme avec un rifle à la main et au moins une dizaine de têtes noires. À l'air épuisé, comme des condamnés. Bientôt, sous la menace de celui qui était armé, les passagers avaient été forcés de débarquer. Vide, le pneumatique retourna vers le bateau. Les habitants de l'île qui le regardaient, frappés de stupeur, avaient fini par se mettre à crier comme des fous : « À l'aide, nous sommes des Japonais ! Au moins, prévenez quelqu'un ! » Mais le bateau avait quitté l'anse sans un regard en arrière.

Les hommes abandonnés sur la plage étaient presque tous en tenue légère, short et maillot, et sans le moindre bagage. L'air abattus, ils regardaient les Japonais se lamenter et, assis sur le sable, marmonnaient entre eux en soupirant. Certains s'étaient allongés.

Un jeune employé intérimaire nommé Atama, ancien chef de gang, leur avait adressé la parole, mais ils n'avaient pas compris. Des Chinois sans doute, murmuraient entre eux les Japonais. Atama avait alors tracé sur le sable avec un bâton les trois caractères pour « Chinois » suivis d'un point d'interrogation, et tout le groupe avait acquiescé. Ensuite, il avait écrit : « Quelle île ? », et un homme d'une quarantaine d'années, qui paraissait le plus vieux, lui avait pris brusquement le bâton des mains pour répondre : « Je sais pas*[1]. » En comparaison de l'écriture maladroite d'Atama, la sienne était si bien calligraphiée qu'elle en était difficile à lire. Par la suite, ils avaient su qu'au cours de leur traversée clandestine vers le Japon les Chinois avaient eu des ennuis d'argent, si bien qu'on les avait débarqués sur cette île.

– Ça va pas, ça va pas. C'est une vraie poubelle, ici !

1. Les mots suivis d'un astérisque (*) sont en chinois dans le texte. L'écriture japonaise employant des idéogrammes chinois, Chinois et Japonais peuvent se comprendre en écrivant quelques mots simples, isolés de toute syntaxe.

Celui qui venait de se fâcher tout en se tirant les cheveux était un garçon qu'on avait surnommé Miyuki-chan. Parce qu'il passait son temps à parler de sa petite amie Miyuki. Miyuki-chan, cette nuit-là, perdit tranquillement la raison. Il se mit soudain tout nu et, après avoir salué ses camarades d'un « Bon, alors j'y vais », il traversa la crique à la nage avec des gestes violents et disparut.

Si l'arrivée des Chinois avait consolidé la cohésion du groupe japonais, elle n'apporta rien de bon. Le mépris des Japonais envers ceux qui leur apparaissaient comme des rebuts était renforcé par leur fierté d'être arrivés là par eux-mêmes suite à la tempête, mais cela ne changeait rien à leur situation misérable. De plus, survivre au quotidien sur une île déserte avait fait naître en eux indifférence et paresse : ils n'avaient guère envie de nouer des relations avec des étrangers. C'est alors qu'ils donnèrent le nom de Tôkyô à la partie ouest de l'île (le côté creux) où vivaient les Japonais, et celui de Hongkong à la partie est comprenant Tôkaimura, où vivaient les Chinois. Odaiba, qui se trouvait à la base du rein, fut considéré comme le port commun, mais bien sûr il n'y avait pas plus d'arrivées que de départs de bateaux.

Les Chinois se familiarisèrent vite avec la vie sur l'île, comme s'ils y avaient habité de tout temps. Ils étaient triviaux. Ils se soulageaient n'importe où et n'importe quand, jetaient leurs ordures à tout va. Comme ils étaient entre hommes, ils ne se gênaient pas pour vivre nus et se fondaient dans la jungle comme des bêtes sauvages. Mais ils étaient beaucoup plus doués que ceux de Tôkyô pour organiser leur survie. Chaque camp considérait souris et lézards comme une précieuse source de protéines animales, mais, à la différence de ceux de Tôkyô qui les dévoraient aussitôt après les avoir capturés, les Chinois se donnaient beaucoup de peine pour les attraper vivants, les enfermer et les pousser à se reproduire. Quand ils pêchaient du poisson, ils pensaient à le conserver en le badigeonnant d'eau de mer pour le faire sécher

puis à le réduire en poudre pour le bouillon, élaborant ainsi toutes sortes de préparations. Une odeur appétissante s'élevait toujours de Hongkong, où une ambiance paisible faisait douter d'être sur une île déserte. Et ce n'était pas tout : ils agrémentaient leur vie au maximum. On disait qu'ils avaient même dégotté de l'ail et du piment sauvage pour assaisonner les plats, car ils excellaient à trouver des condiments.

Un jour, Kiyoko les vit transporter un wok flambant neuf. Elle leur demanda par gestes où ils se l'étaient procuré, et ils répondirent qu'ils avaient pris le couvercle d'un des bidons de Tôkaimura. Il y avait double épaisseur de métal, et comme c'était rigide ils avaient peiné, s'étaient retourné des ongles, foulé des tendons, expliquèrent-ils avec force mimiques. Kiyoko voulut évoquer le risque de radiations, mais elle n'en eut pas le courage. Si les gars de Hongkong ne mouraient pas, après tout pourquoi s'inquiéter ?

Des gars pareils seraient bien capables de fabriquer des armes, s'inquiéta Atama, mais tant pis, à Tôkyô on était résigné. On s'inquiétait de leur venue : les Chinois pouvaient les attaquer pour les soumettre. Mais la faiblesse des insulaires de Tôkyô était de raisonner avec résignation : à quoi bon ? Même s'ils voulaient résister, l'action ne suivait pas. Ou plus exactement ils ne savaient pas comment résister. Sur ce point, à Hongkong ils avaient un meneur du nom de Yang, dont tout le monde exécutait les ordres. Les dix hommes dirigés par Yang formaient une armée ayant la survie comme objectif. Yang avait environ trente-cinq ans. C'était un homme au regard perçant, au menton proéminent et au teint sale, qui hurlait tout le temps de colère d'une voix perçante.

À Tôkyô, il n'y avait pas de meneur charismatique de l'envergure de Yang. Mais le rôle de meneur était tenu par Atama[1], vingt-six ans, qui se vantait d'avoir dirigé une bande de voyous, et Oraga,

1. Le mot signifie « tête » en japonais.

trente ans, qui affirmait avoir enseigné dans un cours du soir, mais ils ne faisaient pas le poids comme meneurs. Atama avait beau prendre une grosse voix, on voyait toute de suite que ce n'était que fanfaronnade, et son surnom, il le devait surtout à son corps frêle surmonté d'une grosse tête. Oraga jouait les médiateurs dans les disputes, ou les conseillers, mais il n'aimait pas se battre et n'avait aucune idée cohérente de la communauté sur l'île.

Tandis que les onze gars de Hongkong collaboraient tous au même objectif de survie, ceux de Tôkyô s'étaient regroupés par affinités en hameaux du nom de Bukuro, Juku et Shibuya, où ils vivaient dans la discrétion. Ils ne pouvaient se vanter que d'une seule chose. Ils avaient une femme, même si elle commençait à prendre de l'âge. Kiyoko était effectivement un atout majeur pour ceux de Tôkyô. Les gars de Hongkong n'avaient d'yeux que pour elle, lui offraient de la nourriture, voulaient l'inviter dans leur village. Et qu'il s'agisse de Hongkong ou de Tôkyô, qu'ils soient jeunes ou vieux, tous les habitants de l'île étaient des hommes et Kiyoko était la seule femme. Son existence était précieuse, objet de convoitises effrayantes, qu'on ne voulait toutefois pas mettre en danger. Elle était l'ibis de l'île de Tôkyô. Quand les hommes deviendraient vieux, s'ils parvenaient à mourir satisfaits d'une vie qui n'aurait pas été dénaturée, ce serait grâce à la présence de Kiyoko à leurs côtés. Par conséquent, il était normal qu'ils prennent grand soin d'elle.

Les Chinois enlevaient short et maillot, qu'ils enterraient soigneusement dans le sable, et chacun posait une pierre dessus pour en marquer l'emplacement. C'était pour éviter qu'ils s'envolent en cas de coup de vent. Le plus difficile sur une île déserte est de s'approvisionner en vêtements. C'est pourquoi les Chinois travaillaient nus. Kiyoko observait leur sexe. Elle voulait savoir si, en découvrant sa nudité, ils n'allaient pas être excités. Mais

non. Ils considéraient l'approvisionnement en vivres comme une priorité, et devisaient avec sérieux en entrant dans la mer. Dans leurs mains, un harpon fait d'une branche taillée. Ils voulaient sans doute attraper du poisson pour leur déjeuner. Sur cette plage on ne pouvait pêcher que de petits poissons pleins d'arêtes. En plus ils n'avaient aucun goût, si bien que, du côté de Tôkyô, ils avaient depuis longtemps abandonné la pêche, mais les Chinois ne flemmardaient pas quand il s'agissait de se procurer à manger.

Le couteau nécessaire à tailler les harpons avait été prêté par Kiyoko. En échange d'une poignée de sel raffiné. Les Chinois étaient également doués pour la fabrication du sel. Celui de Tôkyô était rougeâtre, immangeable tellement il était amer, résultant simplement de l'ébullition d'eau de mer pendant un jour et une nuit.

À Tôkyô, même s'ils disposaient de couteaux, de gamelles et de tentes, ils ne possédaient pas les techniques de survie ni la persévérance nécessaires. Tôkyô se passionnait pour des occupations telles que l'extraction de la fibre de l'écorce de cocotier pour la confection de vêtements, la fabrication des meubles ou des colliers de fleurs, ce qui constituait plus un passe-temps de femme au foyer ou de personne âgée qu'un développement culturel. À la base, sans faire trop d'efforts, la nourriture pouvait se ramasser n'importe où. C'est pourquoi la vingtaine d'habitants de Tôkyô avait du mal à combattre l'ennui. La mode de se tatouer les bras et de porter sa culotte à l'envers se répandit, et c'était chic d'attraper de jeunes singes pour en faire des animaux de compagnie. Tandis que Hongkong, par crainte de la pénurie de ressources, développait la productivité, Tôkyô s'intéressait à la culture. Leur recherche personnelle d'une raison de vivre l'emportait peut-être. Finalement, Tôkyô se mit à prêter des objets à Hongkong en échange de sel et de produits séchés, et un tel mode de vie commença à prospérer. L'apparition des Chinois avait bouleversé radicalement le quotidien des habitants de Tôkyô.

Les Chinois s'apprêtaient à plonger pour pêcher. Kiyoko sortit de l'eau pour leur laisser la place, et tout en se séchant à la brise marine, elle se demanda quels plats allaient être servis au festin du soir, quels plaisirs il y aurait. Bananes à la vapeur, boulettes de taro, alcool de noix de coco, steak de lézard. « Ce serait bien si ces petits-là nous attrapaient un cochon sauvage ! » Elle saliva. Puis s'amusa à imaginer qui serait son prochain époux. Cela ferait bientôt un mois que Noboru, son troisième mari, avait disparu.

Kiyoko retourna à la cabane perchée sur le point culminant de l'île qu'elle avait appelé Chôfu[1] en souvenir de l'endroit où elle avait vécu au Japon. Elle allait en informer son défunt mari en se recueillant devant sa stèle. En guise de tablette votive, elle n'avait qu'un galet blanc ramassé à Tôkaimura avec son nom écrit dessus à l'aide d'un morceau de bois calciné.

– Takashi-san, aujourd'hui je me remarie. Je ne pensais pas aller jusqu'à quatre fois. Ne cesse pas de me protéger du haut du paradis, je t'en prie.

Elle avait tellement haï Takashi, car c'était à cause de sa passion pour la croisière qu'ils s'étaient retrouvés dans cette situation : elle lui en avait longtemps voulu, mais avait fini par oublier. Takashi était mort mystérieusement, un peu plus d'un an après leur arrivée sur cette île. Il s'était tué en s'écrasant sur les rochers du haut de la falaise du cap Sainara[2]. Par la suite, on avait dit que c'était Kasukabé, son deuxième mari, qui l'avait poussé par jalousie, mais Kiyoko n'avait pas prêté attention à la rumeur. Elle avait éprouvé bien plus d'amour pour Kasukabé que pour Takashi. De toute façon, en restant sur cette île déserte, ils étaient tous condamnés à disparaître un jour ou l'autre. Son tour était venu un peu plus tôt, c'est tout.

1. Grande ville récente de la banlieue ouest de Tôkyô.
2. On entend *sayonara*, « au revoir ».

C'était en juin, cinq ans auparavant, que Takashi et Kiyoko avaient quitté le port de Naha[1] pour un tour du monde en voilier. À Kiyoko, qui n'avait pas trop envie de vivre sur un bateau pendant un an, Takashi avait fait une promesse aux allures de rêve. Une fois terminée leur aventure consistant à faire escale dans les ports de chaque pays, ils iraient vivre en Australie. Il avait quitté, avant sa restructuration, la société qui l'employait, empochant au passage une retraite augmentée de vingt pour cent. Il avait alors quarante-sept ans. Kiyoko était angoissée au sujet de leur vie en croisière, de l'argent qu'il leur resterait après leur aventure, et elle se défiait de son propre jugement, puisqu'elle ne s'était pas rendu compte que l'égoïsme de Takashi faisait à ce point partie de sa personnalité. Mais il avait l'habitude des croisières, il était confiant et savait diriger Kiyoko à bord. Le destin est imprévisible : au bout de trois jours ils avaient rencontré une tempête et s'étaient mis à dériver plusieurs jours durant. Takashi s'était alors montré courageux, et sans se résigner il avait remonté le moral de Kiyoko qui désespérait, mais une fois arrivés sur l'île la situation s'était inversée. Se livrant entièrement à son instinct de survie, elle déterrait des tubercules, goûtait des plantes sauvages pour voir si elles étaient comestibles, dépeçait des serpents, pendant que Takashi avec son intestin fragile accumulait les indigestions et s'affaiblissait complètement, étant bientôt réduit à ne boire que de l'alcool de coco et à dormir. Enfin, après l'arrivée du groupe d'intérimaires, il les avait aussitôt soupçonnés de vouloir la séduire. « Heureusement qu'il est mort rapidement et qu'il n'a pas eu le temps de voir arriver les Chinois ! Il aurait été encore plus insupportable », se dit Kiyoko avec un tendre sourire.

Kasukabé, lui, était un jeune homme innocent de vingt et un

1. À Okinawa.

ans. Ne voulant plus être maçon, il avait postulé pour le job sur l'île de Yonaguni, mais n'avait pas cessé de répéter jusqu'à sa mort qu'il aurait préféré continuer à subir les humiliations de son chef de chantier. La présence de Takashi ne l'avait pas empêché de séduire Kiyoko, il avait plusieurs fois essayé de coucher avec elle. Elle en avait été exaspérée en même temps qu'elle n'avait pu s'empêcher de s'en réjouir. C'était la première fois qu'elle avait le plaisir de s'occuper d'un jeune homme qui aurait pu être son fils. Mais Kasukabé était jaloux, il haïssait tous les hommes qui sollicitaient ses faveurs, se bagarrait avec eux. Il était mort deux ans plus tôt en pleine nuit. Lui aussi en tombant du cap Sainara. Elle en avait conçu de la tristesse. Car elle l'avait vraiment aimé. Après la mort de Kasukabé, l'image de Kiyoko avait changé. Elle était désormais considérée comme une femme diabolique entraînant les hommes vers la mort. Les hommes lui couraient après et la sensation d'être à l'origine de tragédies la grisait.

Bref, elle avait pensé pouvoir se faire plaisir avec tous ces petits jeunes, mais cette allégresse fut éphémère, la mort de Kasukabé avait tout chamboulé. Depuis, l'atmosphère sur l'île était complètement différente. À cause de ce tirage au sort. Kiyoko éprouva de la colère en touchant enfin le fond du problème.

Après les morts suspectes de Takashi et Kasukabé, les hommes proches de Kiyoko, Atama et Oraga étaient venus la voir chez elle pour lui demander très poliment de bien vouloir se choisir un nouveau mari. Kiyoko avait répondu en souriant avec dédain qu'elle n'avait aucun penchant particulier pour quiconque, alors les deux garçons avaient échangé un regard entendu avant de lui annoncer que dans ce cas ils allaient procéder à un « tirage au sort des prétendants ». Le mari disposerait de deux ans, au bout desquels un nouveau tirage au sort aurait lieu. Elle pensa que cela équivalait à un esclavage sexuel, mais ne put refuser. Les gars de Hongkong avaient débarqué sur l'île, ceux de Tôkyô renforçaient

leurs défenses, quoi de plus normal : elle n'avait pas le courage d'opposer son égoïsme à l'intérêt de la communauté. Mais finalement ce sentiment d'autodéfense s'était dissipé très rapidement.

Noboru, son troisième mari, avait été choisi ainsi, par tirage au sort. Mais il n'avait presque pas fréquenté le collège et avait passé son temps à traîner aux abords des supérettes ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il faisait bêtement, à tort et à travers, le V de la victoire, car non seulement il n'était pas intelligent, mais en plus il avait un poil dans la main. Elle avait l'impression d'entretenir un adolescent attardé qui s'incruste à la maison et avait en permanence envie de le jeter dehors à coups de pied : c'était la première fois depuis son arrivée sur l'île qu'elle subissait un stress pareil.

« Bye bye, Takashi. Bye bye, Kasukabé, je t'aimais bien. Bye bye, Noboru, le dernier des abrutis. » Ainsi Kiyoko fit intérieurement ses adieux à ses trois maris avant d'enlever sa robe noire. Elle prit en haut de l'étagère la chemise blanche de Takashi et son short en coton. Ils avaient jauni, ils étaient déchirés ici ou là, mais de tous ses vêtements c'étaient les moins abîmés. Elle les gardait précieusement afin de s'en revêtir si par miracle des secours arrivaient pour les évacuer de l'île. Sous sa chemise, elle portait le joli collier en coquillages et corail qu'Inukichi lui avait confectionné. Inukichi était, à présent, le garçon le plus jeune de Tôkyô, il avait vingt-deux ans. Il aimait beaucoup les chiens[1] et, comme sur l'île il n'y en avait pas, il avait été assez longtemps déprimé. Maintenant c'était un garçon courageux qui avait trouvé une nouvelle raison de vivre à fabriquer des outils en noix de coco et en coquillages. Chaque fois qu'il lui apportait un nouvel accessoire, en échange elle couchait avec lui.

1. Son surnom contient le mot *inu* qui signifie « chien ». Il sera plus loin désigné par son vrai nom : Hachio.

Kiyoko regardait la montre de Takashi, qui s'était arrêtée deux ans plus tôt. Elle indiquait onze heures sept. C'était elle qui avait fonctionné le plus longtemps, cette « Omega Seamaster » de Takashi. Onze heures sept, l'heure à laquelle l'île s'était figée dans le temps. Depuis, ils y vivaient sans tenir compte de l'heure. Elle savait qu'à Hongkong ils avaient conçu une horloge solaire et qu'ils travaillaient en fonction de l'heure, mais elle trouvait cela très contraignant.

Kiyoko se dirigeait toute joyeuse vers la place du « Palais impérial ». On l'avait située sur un promontoire plat légèrement surélevé. Au moment où ils avaient échoué sur l'île, ils avaient pensé y dresser un drapeau qu'on pourrait apercevoir d'un avion, mais ils en avaient abandonné l'idée pour ne pas sacrifier inutilement du tissu. Le « palais » qui se dressait en plein milieu avait été reconstruit récemment. C'était une case toute simple avec quatre piliers et des feuilles de cocotier en guise de toit. Le « palais » précédent, avec sa toiture en palmier nypa, avait constitué pendant un temps la plus belle case de l'île, mais il avait été détruit en un clin d'œil par un typhon l'année précédente. C'était Sakai, l'ex-apprenti charpentier, qui l'avait conçu, mais il était mort aussitôt après d'une intoxication alimentaire due à un crabe de cocotier. Ce qui signifiait qu'il n'existait plus personne pour se lancer dans la construction d'un édifice de la communauté.

Les habitants de Tôkyô étaient déjà tous rassemblés sur la place du Palais impérial. Trois de Bukuro, quatre de Juku, six de Shibuya, deux de Kita-Senju, deux de Chiba[1], et deux autres qui vivaient seuls. En tout, dix-neuf hommes. Watanabé de Tôkaimura n'était pas là car on n'avait pas pu le contacter. Seuls les prétendants allaient participer au tirage au sort impartial qui devait décider de son futur mari. En découvrant Kiyoko en tenue de gala, les

1. Autres quartiers et banlieues du vrai Tôkyô.

jeunes gens prirent un air grave, mais ce ne fut peut-être qu'une impression. Inukichi, paré d'un collier de sa composition et de plusieurs bracelets en coco, lui montra un endroit derrière lui.

– Les gars de Hongkong sont là.

– Ah, Watanabé aussi.

Elle n'avait pas remarqué que les Chinois s'étaient rassemblés au pied de la colline menant à la place du Palais impérial. Watanabé était avec eux. Depuis le temps qu'ils ne l'avaient pas vu, son crâne s'était dégarni, mais il avait manifestement conservé toutes ses dents. Comme d'habitude, Watanabé jeta un regard moqueur à Kiyoko. Le maillot qui moulait son corps décharné était si crasseux qu'il avait perdu sa couleur d'origine. Ses cheveux ternes flottaient au vent du large et son teint était pire qu'avant.

Yang, vêtu d'un simple short noir, leva la main, souriant à l'assemblée d'un air amusé à l'idée de ce qui se préparait. Ses grosses canines jaunes pointaient de chaque côté de sa bouche. Il fit un signe du menton. L'homme entre deux âges qu'elle avait rencontré le matin même à Odaiba se présenta devant elle pour lui offrir, avec ses respects, quelque chose qu'il avait emballé dans des feuilles de bananier. Odeur de viande grillée. Les gars de Tôkyô en furent troublés. On les entendit marmonner : « C'est quand même pas du cochon sauvage ? Mais si, c'est du cochon sauvage ! » Avec un bâton, l'homme traça sur le sable le caractère chinois pour « Célébration ». Son écriture était toujours aussi belle. Voyant qu'Atama n'y arrivait pas, Oraga se chargea d'écrire « Merci* ».

Atama entreprit de déballer fiévreusement le morceau de viande sous le regard impatient de tous. C'était bel et bien un morceau de porc, peut-être du jarret, rôti à point. Kiyoko manquait de protéines depuis si longtemps qu'elle en avait le cerveau paralysé. La viande n'était pas sèche comme celle des lézards ou des serpents, c'était un rôti de porc désossé. Où trouvait-on des cochons sauvages sur

cette île exiguë ? Les Chinois étaient extraordinaires de pouvoir en débusquer et en attraper. Les habitants de Tôkyô éprouvèrent un choc devant une telle débrouillardise. Et Watanabé semblait avoir grossi. Oraga, qui présidait, prit la parole d'une voix solennelle :

– Il y a augmentation du nombre de participants au tirage au sort, Kiyoko-san, avez-vous à redire sur ce point ?

– En tout cas, je refuse Watanabé et Noboru.

Noboru se détourna, Watanabé ricana. Oraga remonta discrètement ses lunettes qui glissaient : il avait l'air embarrassé. La monture, cassée depuis longtemps, était fixée à sa tête par des vrilles. Ça lui donnait l'air cocasse. Son surnom d'Oraga, « Moi je », venait de ce qu'il disait toujours : « Cessez d'être égoïstes à dire toujours "moi je, moi je" », mais son nom d'origine, personne ici ne le connaissait, il n'avait pas de signification.

– Voici les conditions. Bon, que les personnes désireuses de participer au tirage au sort lèvent la main.

Il y eut un silence. Kiyoko redressa la tête pour compter les participants. Un, deux, trois… six. Seulement six, c'était franchement décourageant ! En excluant le couple homo de Chiba et son ex-mari Noboru, il restait encore seize garçons. Inukichi, lui qu'elle avait tant gâté, ne levait même pas la main, il observait la mer au loin. Kiyoko s'en mordit la langue d'humiliation.

Six coquillages avaient été déposés sur le sol. Les participants devaient les ouvrir, du plus âgé au plus jeune : celui qui trouvait une inscription à l'intérieur était désigné comme nouveau mari. Ceux qui avaient levé la main les ouvrirent donc chacun son tour, en sautillant tout excités, comme s'il s'agissait d'un jeu. « Le tirage au sort deux ans auparavant avait été beaucoup plus tendu et solennel », pensa Kiyoko avec regret. Ce fut GM, le quatrième des concurrents, qui l'emporta. Il avait aux alentours de vingt-sept, vingt-huit ans. Quand il travaillait sur l'île de Yonaguni, il se prétendait étudiant d'une université publique de

province. Mais personne n'avait pu vérifier si c'était vrai. Et le choc de son arrivée sur l'île de Tôkyô l'avait rendu amnésique. Ses affaires étant marquées à ses initiales, GM, on l'appelait ainsi. Kiyoko avait appris bien plus tard que, lorsque le groupe avait quitté Yonaguni, il s'était montré plein d'initiative, s'imposant comme meneur, ce qui était difficile à croire tellement sur l'île il était devenu taciturne et discret. N'appartenant à aucun groupe, il vivait seul et proposait ses services de masseur. Kiyoko elle aussi s'était fait masser plusieurs fois, mais il n'était pas très doué pour trouver les points de pression.

– Bravo, GM !

Les jeunes gens barbus félicitaient GM, qui regardait Kiyoko d'un air décontenancé. Jusqu'alors, trois hommes seulement s'étaient abstenus de se glisser dans le lit de Kiyoko, et GM en faisait partie. Au moment du tirage au sort aussi, il avait été le seul à hésiter. Kiyoko ressentait autant d'espoir que d'anxiété au sujet de ce nouveau mari. Était-il doué en amour ? Réussirait-il à la satisfaire ?

– Nous allons procéder à la cérémonie du mariage de Kiyoko-san et de GM, proclama Oraga.

Il y eut des applaudissements, l'ambiance était festive. Beaucoup d'alcool de coco avait été prévu pour la soirée. Un alcool simple à préparer. Il suffisait de couper les jeunes pousses de cocotier et d'en recueillir le jus qu'on laissait fermenter. Mais c'était dur et dangereux de grimper aux cocotiers, le travail était délégué à ceux de Juku, des fanas d'alcool, ceux-là.

Les habitants de Hongkong se rapprochaient petit à petit du cercle de la fête, mais avec réserve. Dans la mesure où ils avaient apporté du cochon sauvage, on ne pouvait quand même pas les ignorer : Oraga leur fit signe d'avancer. Yang arriva le premier et adressa ses félicitations à GM en lui tapant sur l'épaule. Puis il tapa sur celle de Kiyoko. Elle sentit alors l'extrémité des ongles de

ses doigts noirs ramper le long de sa nuque. Kiyoko se retourna, et Yang lui murmura quelque chose à l'oreille. Probablement voulait-il lui signifier que si elle allait chez eux, à Hongkong, il s'occuperait bien d'elle, ou quelque chose d'approchant. Kiyoko s'imagina dans les bras de ce Yang, et son corps se réchauffa. Elle se rendait compte que les petits jeunes de Tôkyô ne lui suffisaient pas. Elle avait besoin d'expériences nouvelles. D'hommes différents. À force de rester la seule femme de l'île, elle avait l'impression d'abriter des désirs qui ne pouvaient être comblés par la totalité des hommes présents. Des désirs qui ne se satisferaient même pas d'absorber toute l'île. « Que faire ? » se demanda-t-elle en regardant le dos de GM, qui ne la réconfortait guère. Comme il n'y avait pas de lessive sur l'île, la crasse pénétrait jusqu'au fond des fibres, et son tee-shirt vert pâle était devenu saumâtre. Se marier sur cette île, quel bonheur cela pouvait-il offrir à ce jeune homme amnésique ?

– Kiyoko-san, l'interpella Watanabé. Tu ferais mieux de venir à Hongkong. Tu t'amuserais plus qu'à moisir ici avec des types pareils.

– Pourquoi ?

– Parce que. Je peux pas te le dire ici. Et, avec ça, on a un projet extraordinaire.

Watanabé resta évasif, tout en jetant un regard furtif vers le groupe de Chinois qui lui tournaient le dos. Kiyoko pensa qu'ils avaient peut-être commencé un élevage de cochons sauvages.

– Allez, dis-moi.

– Si tu me laisses coucher avec toi.

– N'importe quoi ! Je viens juste de me marier, figure-toi.

– Tu parles, la prostituée de l'île. Déjà que t'es vieille, tu couches bien avec qui tu veux sous prétexte que t'es la seule femme.

Watanabé grimaça. De colère, le sang monta à la tête de Kiyoko,

mais elle retrouva son calme en riant : inutile de se fâcher contre ce type que tout le monde haïssait.

– Non mais, arrête de te moquer de moi, grommela Watanabé avant d'aller s'asseoir derrière les Chinois.

Kiyoko se fit une promesse en son cœur. Watanabé serait-il le dernier survivant de l'île, elle ne ferait jamais l'amour avec lui.

C'était l'heure du banquet. De l'alcool de coco fut versé dans des bols confectionnés par des mains habiles à partir de noix de coco, et le cochon sauvage apporté par les gars de Hongkong fut enfin servi. Chénopodes et autres plantes sauvages bouillies dans de l'eau de mer, pancakes de tubercules de taro cuits dans de l'alcool, bouillon de serpent, crabe de cocotier bouilli à l'eau de mer, et autres ormeaux, succulents. L'alcool aidant, arriva le moment des divertissements, et le groupe de musique de Shibuya « Tôkyô-dôme[1] » entra en scène. Un morceau de bois pour micro, un certain Kamé-chan prit la parole. Il avait reçu un coup de sabot de cheval sauvage à Yonaguni et, lors de son débarquement sur l'île de Tôkyô, il avait encore dans le dos un énorme hématome violet en forme de sabot qui lui était resté longtemps.

– Hello, nous sommes les Tôkyô-dôme. Félicitations pour cette journée. Euh, nous sommes tristes d'avoir perdu à la loterie, mais nous devons faire vivre la musique.

– Vous n'y avez même pas participé ! cria Watanabé.

Kamé-chan se gratta la tête, perplexe.

– Euh, effectivement, mais nous sommes le groupe légendaire de l'île de Tôkyô, le Tôkyô-dôme. Nos influences musicales sont variées, et comme nous avons un problème d'instruments, on fait ce qu'on peut et on vous propose du rap.

– Yeaah ! cria quelqu'un comme si c'était convenu à l'avance.

Kamé-chan leva la main.

1. Stade et salle de concerts rock à Tôkyô.

– C'est surtout la guitare, notre problème instrumental. On a essayé avec des noix de coco, mais ça se termine toujours en ukulélé. Le plus important ce sont les cordes. C'est capital. Au fait, Yang, t'aurais pas des poils de cochon par hasard ?

Watanabé sembla lui traduire, et Yang répondit jovialement à haute voix :

– J'en ai pas*.

– Les cordes c'est des boyaux de mouton, commenta quelqu'un.

Kamé-chan rit et leva le menton.

– Ah oui, c'est vrai. Bon, on va chanter. Le premier morceau s'appelle « Crottin de cheval ».

Ils n'avaient aucun talent, c'était flagrant, et Kiyoko trouva idiot même de faire semblant d'écouter. Mais les gars de Hong-kong, jambes croisées, tendaient l'oreille avec un plaisir non dissimulé. Puis il y eut « Ireland Lander » interprété par le groupe de Bukuro, chanté *a cappella*. Ensuite, trois garçons interprétèrent, entre autres, « Astro, le petit robot » et « Sailor Mun », avec lyrisme. Les Chinois les observaient avec intérêt en s'extasiant, tout émus d'entendre ces chansons. Plus tard, les groupes de Juku et Kita-Senju interprétèrent un mouvement d'ensemble. Les pauvres corps sous-alimentés se déployaient en éventail, formant des tours vacillantes. Kiyoko se leva, prit le bâton qui servait de microphone. Elle chanta la chanson d'Adamo, « Sans toi ma mie ». À la fin elle pleurait à chaudes larmes, face aux hommes qui baissaient la tête en silence. Seuls les Chinois se levèrent pour applaudir avec enthousiasme. L'indifférence de ceux de Tôkyô donnait à penser à Kiyoko que l'atmosphère avait changé au sein de l'île. L'air de rien, les choses depuis deux ans avaient évolué. Son règne sur cette île se terminait, ce n'était plus qu'une question de temps.

– Le moment est bientôt venu pour les nouveaux mariés de nous quitter.